

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Hommage à Louis Broquet :
Louis Broquet ou le sens de la
mesure

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 62-64

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

PRESSE

Louis Broquet ou le sens de la mesure

Après une longue et douloureuse maladie acceptée avec une sérénité que relevait une pointe d'humour, le chanoine Louis Broquet a rendu son âme à Dieu, samedi matin, 6 novembre, à la clinique Saint-Amé de Saint-Maurice où il était hospitalisé.

Il avait manifesté le désir d'entendre le *Quatuor à cordes* qu'il avait composé. Vendredi matin, M. Georges Cramer, professeur d'orgue au Conservatoire de Lausanne, réunissait en toute hâte quatre instrumentistes amis de l'Abbaye. Délaissant leurs occupations professionnelles, ils mirent au point l'œuvre inédite et, vendredi soir, ils se trouvaient auprès du malade à qui cette émouvante audition rendit une alerte lucidité. Le chanoine Broquet avait redouté la mort, il la vit s'approcher avec une âme accueillante. Sa sensibilité le poussait à se rendre indépendant, il se plia de bonne grâce aux sujétions de la maladie. Il parlait de son art avec une sorte de détachement, la souffrance dénoua une tendresse retenue que le suprême hommage des musiciens lausannois mit à jour. La paix de la mort achève une vie frémissante d'invisibles ardeurs.

Avec le chanoine Louis Broquet disparaît un homme exceptionnel dont l'influence compte davantage par la profondeur que par l'éclat.

Il possédait au plus haut point le sens de la mesure, l'amour ombrageux de la discrétion qui réglait son attitude effacée et tempéraient son langage. Lorsqu'il s'exprimait, ses pensées avaient déjà subi un triage intérieur : il ne disait et n'écrivait que l'essentiel sous une forme épurée et définitive. A une timidité naturelle il alliait la connaissance presque trop sévère de ses dons. Il en savait les limites et le prix. Aussi n'acceptait-il que de justes louanges, ironique ou muet en présence de la flatterie ou de l'incompétence prétentieuse.

Cette retenue, — tantôt pudeur, tantôt hantise du ridicule, — glaçait un peu ses cours. Mais ce qu'ils perdaient en enthousiasme facile, en confidences, ils le gagnaient en solidité.

Ses remarques caustiques dégonflaient l'emphase : il exigeait le mot propre, les sentiments vrais, la sincérité de l'émotion dont il surveillait les écarts. A ceux qui découvraient cette austère discipline, sans renoncer à l'élan créateur que des boutades auraient pu décourager, il donnait le goût racinien de la concision, de l'ordre intérieur, l'horreur du bavardage et de l'ostentation.

Ce souci de l'efficacité obtenue avec une déconcertante économie de moyens se retrouvait dans sa direction musicale. Avec des gestes si menus, des interventions si discrètes que l'auditeur n'en pouvait rien observer, il réussissait à communiquer ses moindres intentions au chœur qu'il arrachait merveilleusement à la routine, à la monotonie. Il transformait une masse de voix en instrument docile et expressif, détaché de la note, soumis à la ligne.

La démonstration la plus éclatante de cette maîtrise fut donnée lors d'un concours de chant. Le chœur du collège venait d'exécuter le *Gloria* de la *Missa brevis* de Palestrina. L'enthousiasme du public, soulevé par la révélation d'une matière inconnue et d'un style personnel, réclama un bis. Le chanoine Broquet reprit l'œuvre, mais en improvisant avec une science géniale une exécution toute différente de la première. Cette autorité exerça dans la suite une influence décisive sur l'activité musicale du Valais. Non seulement les programmes se débarrassèrent de la médiocrité du répertoire courant, mais les directeurs s'initièrent au phrasé palestrinien, aux accents expressifs qui brisent la rigueur de la mesure germanique.

Musicien dans l'âme, autodidacte, le chanoine Broquet eut la chance exceptionnelle de rencontrer Auguste Sérieyx, ancien professeur à la *Schola Cantorum* de Paris, rédacteur du cours de Vincent d'Indy, et de se lier avec un disciple de ce maître incomparable, Aloys Fornerod, compositeur et critique musical. Il reprit à fond l'étude de la composition et du contrepoint. Son inspiration s'enrichit d'un métier dont elle se servit avec un rare bonheur. Ses œuvres vocales échappent toujours à la banalité par un ton original, une écriture à la fois simple et précieuse. Les voix s'y meuvent à l'aise au service d'un texte délicatement illustré.

La carrière du chanoine Broquet ne fut pas exempte d'épreuves. Soutenue en ses débuts, sans doute se serait-elle épanouie avec plus de splendeur, et plus tôt.

Les dons du musicien étaient trop évidents pour ne pas frapper son entourage qui, tout en les admirant, ne devinait pas les soins qu'ils exigeaient pour devenir transcendants. Notre ferveur n'était pas suffisante pour créer les circonstances heureuses dans lesquelles une nature renfermée s'appriivoise et se voit offrir ce qu'elle n'ose demander, par pudeur et par fierté. Nous nous rappelons avec regret la préparation d'un concert d'orgue consacré à César Franck. Privé de souffleur, le chanoine Broquet faisait lui-même le plein d'air d'un soufflet sans moteur et courait à son clavier, ménageant cette pauvre réserve d'air en utilisant les registres les plus faibles. Jamais une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Il se taisait. Mais son silence était trop conscient de ce qui limitait son activité pour ne pas dissimuler quelque amertume dont souffrait son caractère.

Dévoré par des tâches souvent ingrates, harcelé par des sots qui lui faisaient réduire à deux voix des messes à trois parties, il ne disposait que de ses loisirs pour composer. On peut imaginer la fécondité d'une vie livrée à l'essentiel d'après le travail des années moins ardues de la maturité...

Sans posséder la technique parfaite de l'organiste qui l'eût mis au premier rang des interprètes et des improvisateurs s'il avait pu l'acquérir en compagnie des spécialistes, le chanoine Broquet nous ravissait par l'intelligence de ses interprétations, la fraîcheur de ses improvisations. D'un orgue qui avait l'étrange beauté et les soumissions passionnées d'une grande bête sauvage, il tirait des effets bouleversants. La vieille basilique retentissait d'airs de fête ou se recueillait dans le mystère des timbres savamment associés.

Le prêtre et l'homme redoutaient l'envahissement d'autrui et les effusions expansives. Le chanoine Broquet était réservé. Il se tenait à l'abri de la curiosité par un abord un peu froid. Mais cette apparence couvrait des trésors de charité. Pour rendre service, dans des conditions désagréables parfois, il sacrifiait son temps, son talent. Aux compositions les plus humbles, il donnait le poli de l'onyx car rien ne sortait de ses mains qui ne fût paré d'une grâce et soigné, dans sa présentation matérielle, comme une miniature.

Des yeux se sont fermés, ouverts sur d'immortels horizons ; une voix s'est tue. Il nous reste ce que nous avons reçu de lui, — tout ce qui nous honore, — des œuvres palpitantes d'émotion, durables par leur qualité, l'exemple d'une vie modeste au service d'autrui.

Edgar VOIROL

« Le Pays », Porrentruy, 8 novembre 1954.